



MOTO STORE DOCKS
82 boulevard de Dunkerque, 13002 Marseille
Tel. 04.91.45.64.00

BMW R 1200 RT
330 €/mois*
* Voir conditions en point de vente.

Le PAUC défie le champion de France



PHOTO SERGE GUÉROULT

P.27

La passe de quatre pour le PARC ?



PHOTO EDOUARD COULOT

P.28

Plus rien n'arrête les filles du PABA



PHOTO S.G.

P.28

La Provence

DIMANCHE 12 OCTOBRE 2014

AIX - PAYS D'AIX

laprovence.com / 1,10€



Camp des Milles la mémoire vivante

Le mémorial installé dans l'ancien camp d'internement aixois est aussi un lieu de réflexion sur les mécanismes génocidaires et les moyens d'y faire face

8 pages spéciales

"LIGNES DE FORCE"

Le nouveau rendez-vous avec Olivier Mazerolle

P.V



L'ENTRETIEN

Olivier Roy décrypte l'État islamique

P.VI

INTEMPÉRIES

Gard : un département désespéré

P.I

0 20305 - 1012 - 1,10 € - 0



CAHIER 1 - N° 6329

*Journal respectueux de l'environnement, 200% papier recyclé

Salon du tatouage à Aix : la passion dans la peau



Le "Cézanne Tattoo Ink", ses 150 artistes tatoueurs de tous pays, ses stands de bijoux ou vêtements associés et ses animations type concert ou défilé de pin-up vintage, ont rempli l'étage du Pasino, hier. Le salon y continue aujourd'hui. / PHOTO EDOUARD COULOT

P.3

AIX-EN-PROVENCE

EHPA - EHPAD • RÉSIDENCE RETRAITE ÉLÉONORE



Séjour temporaire ou permanent pour personnes âgées autonomes ou dépendantes
Unité de vie Alzheimer
Nombreuses animations • Cuisine gourmande

emera Vous méritez le plus grand soin

14, av. du Général Préaud • AIX-EN-PROVENCE • Dir. Le Tholonet • Tél. 04 42 17 16 00 • www.emera.fr

SOMMAIRE

De l'internement à la déportation
De 1939 à 1942, la France a transformé la
tuilerie des Milles en camp P.2 & 3

Un mémorial unique en France
Les Milles abritent un double dispositif de
témoignage et de réflexion P.4 & 5

Appréhender le phénomène génocidaire
Arménie, Shoah, Rwanda : le mémorial
scrute les mécanismes du pire P.6 & 7

Un outil pour aujourd'hui
De l'accueil des scolaires à la sensibilisation
aux racismes et à la xénophobie P.8

L'ENTRETIEN

Jeanne, survivante du Rwanda P.7

La Provence

DIMANCHE 12 OCTOBRE 2014

EDITION SPECIALE

CAHIER 2 / N° 6329
NE PEUT ETRE VENDU SEPARÉMENT

Aux Milles, la mémoire se tourne vers demain

L'ÉDITO

Tirer les leçons du passé et grandir

Par Guénaél LEMOUÉE

Dans le dernier camp d'internement français conservé en l'état, la mémoire pourrait être figée. En créant son mémorial, la Fondation camp des Milles, mémoire et éducation a fait un choix radicalement différent : celui de s'appuyer sur les leçons du passé pour se tourner vers l'avenir.

De l'ancienne tuilerie aixoise qui, de 1939 à 1942, servit de camp d'internement d'abord, puis de rouage de la déportation, l'association a fait un musée. Mais aussi un lieu de réflexion. Sur les mécanismes à l'œuvre dans tous les génocides du XX^e siècle. Sur les moyens de résister, au niveau d'une société entière comme sur un plan personnel, à la montée des haines et à la violence institutionnalisée.

Évidemment, on ne ressort pas indemne de la visite des lieux d'internement, quasi inchangés depuis les années 40, de ces centaines de témoignages de vies brisées par la guerre et la Shoah. Le camp des Milles, c'est d'abord une claque que l'histoire vous envoie au visage. Mais c'est aussi l'occasion d'avancer et de grandir.

Une visite au camp des Milles vaut toutes les leçons magistrales sur l'éducation à la citoyenneté et les vertus de la démocratie. Et si le mémorial ne fait jamais de lien entre l'actualité immédiate, la situation internationale et ses expositions, rien n'empêche le visiteur de mener ses propres réflexions sur ce thème.



Entre 1939 et 1942, la France avait converti la tuilerie désaffectée des Milles, à Aix-en-Provence, en camp d'internement d'abord, puis de déportation durant l'été 42. Des Milles, deux mille juifs ont été envoyés vers les camps de la mort de la Solution finale. Après soixante-dix ans de quasi-oubli, un mémorial a ouvert ses portes au public en 2012 sur les lieux mêmes de l'internement. Avec une ambition revendiquée : tirer les leçons du passé pour éviter que le pire se reproduise.

Les Milles, un témoignage unique de l'engrenage vers la Shoah

C'est le dernier camp d'internement et de déportation conservé en l'état sur le territoire. Dans l'ancienne tuilerie des Milles, de 1939 à 1942, la France a interné ses "indésirables", apatrides, juifs étrangers... C'est aujourd'hui un mémorial

C'est un morceau de l'histoire récente que la France a longtemps laissée dormir sous la poussière d'argile qui hante toujours le lieu. Aux Milles, dans une tuilerie désaffectée, entre 1939 et 1942, la III^e République d'abord puis le gouvernement de Vichy ont parqué les indésirables : ressortissants autrichiens ou allemands fuyant le III^e Reich, apatrides, républicains espagnols réfugiés en France... Dans un ironique retournement de l'histoire, les opposants aux régimes fascistes, qui avaient la mainmise sur toute une partie de l'Europe, se retrouvaient soupçonnés de collusion avec les ennemis de la République, le III^e Reich et l'Italie mussolinienne.

Les opposants au III^e Reich internés de force en France...

En 1939, les premiers internés des Milles sont donc le plus souvent Allemands ou Autrichiens. Alors que la France vient de déclarer la guerre à l'Allemagne nazie, tous les ressortissants du Reich sont considérés comme des ennemis en puissance. Les opposants politiques allemands ou les juifs ayant fui les persécutions nazies n'y échappent pas. Marseille, son port et ses réseaux d'exfiltration vers les États-Unis - notamment celui de l'Américain Varian Fry - font alors figure de dernière chance pour des hommes qui voient le péril hitlérien grignoter le continent. L'Europe persécutée afflue en masse vers l'aire marseillaise.



De 1939 à 1942, la tuilerie des Milles a servi de camp d'internement puis de déportation. Un mémorial témoigne aujourd'hui de cette histoire.

Les anonymes broyés par l'histoire s'entassent dans la tuilerie, où règne la poussière, les puces et les poux, le froid venteux l'hiver dans les dortoirs (en fait d'anciens fours et aires de séchage pour les tuiles) ou, l'été, le soleil de plomb dans la cour sans point d'eau ou presque. Les conditions d'hygiène sont déplorables et

la dysenterie fait des ravages. De 1939 à 1940, c'est l'armée française qui gère directement le camp. "Les conditions étaient moins strictes, à ce qu'il semblait. On pouvait voir des internés juifs passer dans le village, certains musiciens venaient donner des concerts à la salle Sainte-Madeleine", se souvient encore certains vieux

Millois. Mais à partir de 1940, Pétain obtient les pleins pouvoirs du Parlement et après l'armistice, c'est Vichy et la police qui prennent les rênes des Milles. Les internés y sont bouclés sans possibilité de sortie. À Marseille, le robinet des visas pour l'Amérique ne va pas tarder à se fermer (Fry est expulsé de France en septembre

1941) et le piège se referme sur les prisonniers. De l'absurde de l'enfermement arbitraire, Les Milles glissent vers le pire. À la fin de l'été 42, le camp d'internement devient rouage de la Solution finale. Cinq convois ferroviaires de wagons à bestiaux quittent alors la petite gare de triage milloise pour

déporter deux mille juifs rafles en Provence vers Drancy puis Auschwitz. Toujours sous l'autorité de la France puisque, jamais, l'occupant allemand n'a géré directement le camp.

Cette mémoire longtemps oubliée, on doit à quelques associations d'anciens déportés et résistants de l'avoir vu renaître en septembre 2012, avec l'inauguration officielle du Site-mémorial du camp des Milles. L'aboutissement d'un combat de vingt ans pour sauver d'abord la Salle des peintures et résistants de l'avoir vu renaître en septembre 2012, avec l'inauguration officielle du Site-mémorial du camp des Milles. L'aboutissement d'un combat de vingt ans pour sauver d'abord la Salle des peintures et résistants de l'avoir vu renaître en septembre 2012, avec l'inauguration officielle du Site-mémorial du camp des Milles. L'aboutissement d'un combat de vingt ans pour sauver d'abord la Salle des peintures et résistants de l'avoir vu renaître en septembre 2012, avec l'inauguration officielle du Site-mémorial du camp des Milles.

La naissance du mémorial, un combat de vingt années.

tuilerie. Pour imposer, enfin, l'idée d'un espace de mémoire dans le bâtiment principal qui n'avait pas bougé depuis les années 40. Parfois contre vents et marées, tant la résurgence de cette incontournable mémoire a longtemps semblé gêner aux entournures.

"Les préventions de toute nature contre ce projet, qui ont existé, ont, pour l'essentiel, été surmontées avant l'ouverture du mémorial, confiait toutefois Alain Chouraqui, président de la Fondation du camp des Milles quelques mois après l'inauguration. Et depuis, la réalité du mémorial et de ce qu'il y a à l'intérieur a largement effacé la plupart des réserves, en particulier chez ceux qui sortent de la visite."

L'union des résistants et déportés

Sur la photo, ils paraissent chenus. Le poids des années est passé par là. Mais qu'on ne s'y trompe pas, ces trois-là étaient déjà des esprits libres dans leur jeunesse des années 40. Et ils le sont toujours soixante-dix ans après.

Denise Toros-Marter, rescapée d'Auschwitz, Sydney Chouraqui, ancien de la 2^e DB de Leclerc (et père de l'actuel président de la Fondation du camp des Milles) et Louis Monguilan, résistant gardois déporté à Mauthausen sont trois des consciences qui ont pesé de tout leur poids pour que naisse le Site-mémorial des Milles.

Cette union des mouvements de résistants et de déportés autour du projet a été l'un des leviers les plus efficaces pour faire aboutir le projet. Le lieutenant-colonel Monguilan la résume simplement : "En tant qu'ancien déporté, je me sentais solidaire de l'histoire du camp des Milles et je refusais qu'elle disparaisse."

Ça tombe bien, le sens du refus (de la compromission, de la bêtise de groupe, de l'inique...), c'est l'un des piliers du Mémorial des Milles qui, au-delà du témoignage sur l'histoire du camp, entend aussi réfléchir aux mécanismes sociaux et humains des génocides et aux processus qui permettent de résister à cet engrenage du pire.



Denise Toros-Marter (à g.), Sydney Chouraqui et son épouse et Louis Monguilan lors de l'inauguration du mémorial en 2012.

LES 3 QUESTIONS à Alain Chouraqui, sociologue et président de la Fondation du camp des Milles

"Les obstacles nous ont renforcés dans l'idée du mémorial"

1 Comment expliquer les décennies d'oubli de l'histoire du camp des Milles ?

"Il faut déjà distinguer deux périodes. D'abord, les quarante années entre 1942 et 1982, une période où l'oubli, ou l'occultation, était passé total, en dehors des gens qui étaient passés par le camp et de quelques très rares spécialistes qui travaillaient sur ces questions. Je pense par exemple à Serge Klarsfeld qui, dès les années 50, a commencé à creuser la question des archives de la déportation (lire en page 7) et puis, à partir de 1979, l'équipe de Jacques Grandjon (professeur de littérature allemande qui, parmi les premiers, exhuma l'histoire du lieu, Ndr).

"En 82, nous avons commencé à nous mobiliser en apprenant, presque par hasard, l'existence du camp des Milles."

La deuxième partie, ce sont les trente ans à partir de 82 où nous avons commencé à nous mobiliser en apprenant presque par hasard à la fois que ce camp avait existé et qu'une partie, la Salle des peintures, risquait d'être détruite. Comment expliquer ces trente ans-là ? Plusieurs choses qui relèvent de notre mémoire nationale : la difficulté à sortir de l'image d'une France uniquement résistante (grâce, notamment, aux travaux de l'historien américain Robert Paxton dans les années 70, Ndr), pour regarder de manière plus lucide la part d'ombre de certains Français.

Il y a aussi eu la prise de conscience d'anciens déportés, dans les années 80, que des processus dangereux pouvaient recommencer avec la montée de l'extrémisme. Ça aussi, ça a conduit



Alain Chouraqui, président de la Fondation du camp des Milles, dans la Salle des peintures du mémorial.

des déportés à s'intéresser puis à faire vivre cette histoire des Milles.

Et enfin troisièmement, le temps nécessaire pour que les différents partenaires possibles de cette mémoire prennent conscience qu'elle pouvait être porteuse de leçons, qu'elle pouvait être éclairante et pas uniquement une mémoire sombre."

2 Finalement, la lenteur du processus ne vous a-t-il pas renforcé dans l'idée de la nécessité du mémorial ?

"Mais oui, effectivement. C'est vrai que dans un premier temps, les anciens résistants et déportés et leurs héritiers, dont je suis moi-même, ont considéré qu'ils avaient surtout, voire même exclusivement, un rôle d'alerte des pouvoirs publics sur l'importance de ce lieu. Lorsque nous avons réalisé à quel point les difficultés et les obstacles étaient nombreux et ce que cela signifiait, ça nous a complètement renfor-

cés dans l'idée qu'il fallait absolument faire ce mémorial et, petit à petit, dans l'idée qu'il fallait que nous le fassions nous-mêmes."

3 Et dans l'idée qu'il fallait dépasser l'aspect mémorial pour aller vers la compréhension des mécanismes génocidaires ?

"C'était et c'est toujours pour nous absolument essentiel. Le petit groupe d'anciens et moi-même qui portions le projet avons tout de suite été certains que ce travail de mémoire devait être utile pour aujourd'hui et que, du coup, il ne suffisait pas de sauver le lieu et de l'ouvrir au public, mais qu'il fallait faire parler cette histoire et mettre en lumière ce qu'elle

"Il ne suffisait pas de sauver ce lieu, mais de faire parler cette histoire et mettre en lumière ce qu'elle dit de l'humanité."

dit de l'humanité, des capacités des hommes à aller vers le pire et leur aptitude aussi à le combattre, à l'éviter. Je dis parfois que l'histoire se répète probablement parce que l'homme ne change pas fondamentalement, ni pour le meilleur ni pour le pire. Mais nous avons maintenant, depuis la Deuxième guerre mondiale, ce choc dans la civilisation qui est intervenu avec la Shoah et qui peut être une sorte d'électrochoc pour essayer d'éviter la répétition des horreurs et des souffrances. Nous étions donc tout à fait convaincus qu'il fallait aussi regarder les mécanismes humains individuels et collectifs qui peuvent mener au pire et évidemment les processus qui permettent d'y résister (ce qui est l'essence même du volet réflexif du mémorial, lire en pages 6 et 7)."

Le jour de 42 où la petite Eve s'est réveillée toute seule

Juive autrichienne raflée avec sa famille, Eve Nussbaum avait 6 ans quand elle a été internée aux Milles

Thérapie du choc ? Nécessaire recollage des morceaux d'une enfance en miettes ? Hommage à ceux qui n'en ont pas réchappé ? Eve Ferrera (Nussbaum de son nom de jeune fille) ne sait trop le dire. Un peu de tout ça sans doute. Ce que cette dame de 76 ans, mince comme une brindille, sait en revanche avec certitude, c'est qu'évoquer ces années de guerre "est de plus en plus douloureux, alors qu'avant, sans en faire étalage, je pouvais en parler assez librement".

Eve Nussbaum est née à Vienne, la capitale autrichienne, trois ans après l'arrivée au pouvoir du chancelier Adolf Hitler ; deux ans avant que le III^e Reich n'avale l'Autriche lors de l'Anschluss. "En juin 38, mes parents ont décidé de quitter l'Autriche. À l'occasion d'un voyage d'affaires, mon père nous a fait venir à Paris", raconte-t-elle. Après Paris, les Nussbaum gagnent Marseille : l'Estaque d'abord, puis le quartier de La Plaine, avant l'installation dans un petit appartement d'Endoume, qu'ils partagent avec une autre famille de réfugiés, berlinoise celle-là.

La vie de discrète souris commence alors. Eve ne parle pas un mot de français ; l'allemand n'est pas la langue la plus populaire du moment dans l'Hexagone. Les réfugiés autrichiens font profil bas. Pour subsister, la mère, Elizabeth, vend les gâteaux qu'elle confectionne ; le père, Kurt, est employé de Bes, célèbre fourreur de la rue Saint-Ferréol. Mais le 25 août 42, tout bascule. À l'aube, les Nussbaum sont raflés par la police française et transférés au camp d'internement régional des Mil-



En 2012, Eve Nussbaum-Ferrera (ici avec son époux) est revenue au camp des Milles pour affronter son passé et faire visiter le mémorial à ses enfants.

les. "J'avais 6 ans, je garde peu de souvenirs des Milles", avoue Eve. Les longues parties de cache-cache avec la centaine de gosses internés avec elle, la grande cour écrasée de soleil devant la tuilerie, "la corvée d'eau que j'ai jamais bien, quand on allait jusqu'à la rivière à côté (L'Arc, Ndlr)". Comme tous les internés, la minotie mange sans doute mal et peu, vit dans des conditions d'hygiène déplorablement "quand on a 6 ans, ces choses-là, on s'y adapte, sans doute". Pourtant, début septembre 42, l'impensable, pour une petite fille, se produit : "Je me suis réveillée un matin et il n'y avait plus personne dans le dortoir (l'immense 2^e étage de la tuilerie des Milles, réservé aux

femmes et aux enfants, Ndlr), j'étais toute seule !". En fait, les parents d'Eve sont déjà dans les wagons qui vont les conduire à Auschwitz. Mais quelques jours avant d'être déportés, ils ont réussi à rencontrer Nelly et Edmond Bartoloni (reconnus Justes parmi les Nations en 1991), leurs employeurs marseillais, qui ont essayé, sans succès, de les extraire du camp. Ce qu'ils n'ont pas réussi à faire pour les adultes, ils l'ont obtenu pour la fillette et parviennent à la recueillir chez eux. Elle y passera toute la guerre. Internat catholique à Notre-Dame-de-Sion, période sans école cachée dans la villa familiale d'Éguilles quand la pression allemande se fait trop forte, certificat de baptême

chrétien pour assurer la couverture... "Les Bartoloni ont même eu ce geste incroyable de me faire donner des cours d'allemand par une religieuse germanophone pour que je puisse garder le contact avec ma famille après la guerre", se souvient Eve qui, en 1945, retrouvera effectivement son père, survivant d'Auschwitz et de la triste et célèbre marche de 1944 vers Dachau. Ses grands-parents aussi, qui ont passé l'occupation cloîtrés dans un appartement marseillais, protégés par des voisins. Elizabeth, la mère, n'est pas revenue des camps de la mort, gazée dès son arrivée à Auschwitz.

En 1963, après plusieurs années à vadrouiller entre

l'Afrique du nord et la métropole, Eve et son époux Joseph Ferrera, sont partis vivre en Israël. Ils y résident toujours, avec le sentiment d'avoir trouvé leur terre promise. "Mais chez nous, en Galilée, on reçoit aussi la tèle française, raconte Eve. Alors quand j'ai vu un petit reportage sur l'inauguration du mémorial des Milles (en septembre 2012, Ndlr), j'ai tout de suite dit à mon mari, il faut qu'on y retourne."

En 2000, les Ferrera avait déjà emmené leurs enfants en Europe, sur les traces de la Shoah et des années de guerre. "Mais on n'avait vu le camp que depuis l'extérieur." Mardi dernier, Eve a pu visiter l'intégralité du site

Sauvée de la déportation par une famille de commerçants marseillais.

et a retrouvé quasi intact le dortoir où elle s'était réveillée seule un matin de septembre 1942. "C'était exactement comme les images que je gardais en tête, tout m'est revenu", assure-t-elle. Le bon comme le mauvais, les moments sombres comme les gestes courageux de ceux qui l'ont protégée "C'est bien qu'un lieu comme ça existe et je trouve que la dimension pédagogique, les visites pour les jeunes, c'est le plus important." Eve regrette, elle, de ne pas avoir assez parlé de ces années-là avec son père aujourd'hui décédé. D'où l'importance encore plus vive d'un outil comme le mémorial, alors que les témoins directs de la Shoah disparaissent les uns après les autres.

LES DATES CLEFS

Septembre 1939 Le gouvernement français réquisitionne la tuilerie désaffectée des Milles pour y interner les ressortissants du III^e Reich.

Juillet 1940 Le Régime de Vichy élargit l'internement aux "indésirables", juifs apatrides, anciens des Brigades internationales en Espagne...

Août et septembre 1942 Cinq convois ferroviaires partent des Milles : 2 000 juifs, hommes, femmes et enfants, sont envoyés, via Drancy, jusqu'au camp de la mort d'Auschwitz, en Pologne. Le camp est fermé en décembre 1942.

Fin 1983 Le sous-préfet alerte sur la destruction imminente de l'ancienne tuilerie et notamment de la salle des peintures. Sydney et Alain Chouraqui avec Pascal Fieschi obtiennent du gouvernement Mauroy qu'elle soit inscrite provisoirement à l'inventaire des monuments historiques. Le projet de mémorial est lancé.

Novembre 2002 La création d'un mémorial est officiellement annoncée.

Janvier 2009 Les travaux débutent sur le site.

10 septembre 2012 Le mémorial du camp des Milles est inauguré par Jean-Marc Ayrault, alors Premier ministre.

Les artistes piégés par la montée des fascismes

Qu'on soit plombier-zingueur, artisan fourreur ou peintre reconnu, l'absurdité de l'internement au camp des Milles était la même. Il n'empêche, entre 1939 et 1942, la tuilerie aurait pu prétendre à être l'une des universités les mieux pourvues d'Europe en fils esprits. De nombreux intellectuels -artistes, chercheurs, médecins... étaient devenus les cibles privilégiées de l'Allemagne nazie, soit qu'ils s'étaient ouvertement positionnés contre le régime hitlérien, soit qu'ils étaient persécutés pour le simple fait d'être juifs.



Nombre d'entre eux avaient pensé trouver un refuge sûr en France, alors ennemi quasi héréditaire de l'Allemagne. Beaucoup aussi gagnent Marseille pour tenter d'y embarquer et de fuir vers le continent américain. Mais la France en guerre voit d'abord ces hommes et femmes fuyant les Nazis comme des ressortissants du Reich et les interne... Les Milles verront ainsi passer les peintres Max Ernst (photo), Hans Bellmer ou Ferdinand Springer, les écrivains Lion Feuchtwanger ou encore Franz Hessel (le père de Stéphane et premier traducteur allemand de Proust, qui inspira le personnage de Jules dans Jules et Jim), des sommités de la médecine, des médias ou du monde judiciaire...

Herbert, celui qui ne voulait pas baisser les bras

Pendant longtemps comme tant d'autres, il n'a pas évoqué son histoire, il a fait sa vie, comme il a "pu". Avec la tentation impossible d'oublier, de s'arranger avec cette culpabilité qui colle à la peau des survivants, ce "Pourquoi moi et pas un autre?". Herbert Traub, juif autrichien, dit qu'à 23 ans, il ne savait "rien faire à part tenir un fusil et tirer si besoin".

Sa mère était morte d'épuisement dans le camp de

Gurs (Pyrénées-Atlantiques), son père gazé à Auschwitz. Cette frange intime de l'orphelin qu'il est toujours, il ne le raconte pas aujourd'hui. Mais il témoigne désormais, devant les plus jeunes, comme hier, sur le site du Mémorial des camps des Milles.

Haut lieu de mémoire et de dénonciation de tous les engrenages qui mènent à la barbarie, et qui, lors de la dernière journée de la Résistance faisait une

fois encore œuvre de pédagogie.

Dans ce même lieu, où Herbert Traub a connu "les poux, les puces et les odeurs abjectes", c'était en août 1942. Il n'avait que 17 ans, avait déjà fui l'Anschluss dans sa Vienne natale en passant par la Belgique et s'était réfugié à Marseille où il faisait partie d'un "petit réseau" de la résistance. "C'est la police française qui nous a amenés au camp des Milles. À l'époque,

nous pensions, nous réfugiés, que l'on était en droit d'espérer d'elle un soutien", dit-il, le regard dur. Et se radoucit pour dire comment il s'était fait porter père, avait "mangé des piments pour faire croire à une angine".

Herbert répète avec un air malicieux, comme si c'était hier, ses stratagèmes pour ne pas être embarqué dans ses trains qui menaient, au final, vers la mort. "J'ai évité deux transports vers Drancy et puis on nous a

Herbert sera de toutes les campagnes : en Tunisie d'abord, lors du débarquement en Provence sous les ordres du général de Lattre de Tassigny - "Je ne voulais pas subir ce qui arrivait. J'ai appris plus tard qu'il disait pareil". Le 8 mai 1945, il était de retour en Autriche : "Là enfin, je n'étais plus un être de la race inférieure mais un soldat, fusil à la main, vainqueur."

Herbert honorerait son engagement dans la Légion jusqu'en Indochine. Puis fera sa vie, comme il pouvait, en France, jetant un voile pudique sur ses années noires. "Je ne savais rien faire mais j'ai travaillé, j'ai élevé mes enfants." Il sera ingénieur. Et puis un jour, aussi, grand-père. L'arrivée d'une nouvelle génération lui donnera envie de témoigner au-delà du cercle familial.

"Je veux raconter ce qui s'est passé mais de façon optimiste. Dire aux jeunes, qu'il faut savoir saisir sa chance, avoir de la volonté et surtout ne jamais baisser les bras, faire toujours ce qu'on peut. Pour que jamais cela ne se reproduise. Il ne s'agit pas de parler que des juifs mais de tous les génocides. Je n'oublie ni les homosexuels des camps, ni les Tziganes, ni le Rwanda..."

À 90 ans, Herbert Traub livre un témoignage brut et ne veut pas commenter publiquement l'actualité récente. Il ne veut pas "faire de politique".

Libre à ceux qui le veulent de se rappeler comment Hitler a pris le pouvoir. Par la voie la plus démocratique qu'il soit.

Alexandra DUCAMP



Juif autrichien, Herbert Traube fut interné aux Milles à l'âge de 17 ans. Après s'être échappé d'un train pour Drancy, il rejoindra les troupes de De Lattre de Tassigny et retrouvera l'Autriche en vainqueur.

"Je n'étais plus un être de la race inférieure mais un soldat, fusil à la main, vainqueur."

mis dans des wagons à bestiaux. Il faisais une chaleur suffocante." Il raconte dans les détails, l'entassement, les deux barreaux du wagon au travers desquels il passa la tête et cette réflexion d'un homme plus âgé : "Si la tête passe, tout le corps passe." Il sautera du train, longera de nuit la voie de chemin de fer avant d'arriver en gare de Montpellier, en prendra une autre direction Marseille et sautera encore en marche, non loin de L'Estaque.

"Quand j'ai retrouvé le chef de mon petit réseau, il m'a dit qu'il était risqué de rester à Marseille. Que l'issue, c'était la Légion étrangère ; ça ne m'enchantait pas, pour moi, c'était tous des voleurs ou des violeurs." Le jeune

Les deux premières pierres de l'édifice

Le Wagon du souvenir : avant que le Mémorial ne voie le jour, des associations de résistants et de déportés ont fait installer un wagon à bestiaux, du même modèle que ceux qui ont servi, en août 1942, à la déportation des juifs depuis les Milles, sur un délaissé de voie, à une centaine de mètres de la tuilerie. Il s'y visite toujours.



La Salle des peintures : C'est là que tout a vraiment commencé pour le Mémorial, dans l'ancien réfectoire des gardiens décoré par des artistes internés. Cette Salle des peintures est ô combien ironique: des peintres mal nourris et en proie à la folie du temps y dessinent des fresques à la gloire de la solidarité entre les peuples et des agapes gargantuesques. En 1983, la Salle des peintures était promise à la démolition. Classée depuis, elle a finalement été la première pierre de l'édifice mémoriel des Milles.



La mécanique qui mène au pire n'est pas forcément implacable

S'appuyant sur un lieu témoin, le Mémorial du camp des Milles se veut aussi un outil de réflexion à la disposition du grand public comme des scolaires



Le volet réflexif du mémorial permet de mieux comprendre les mécanismes personnels et sociologiques à l'œuvre dans tous les génocides du XX^e siècle.

200 000
Le nombre de visiteurs du Site-mémorial du camp des Milles depuis son ouverture au public, en septembre 2012

Pour aller plus loin
"Mémoire du camp des Milles, 1939-1942". Initié par le photographe Yves Jeannougin (qui en assure le portfolio central), en collaboration avec le camp des Milles, l'ouvrage collectif *Mémoire du camp des Milles* retrace à la fois l'histoire du camp d'internement et la genèse du mémorial ouvert en septembre 2012.

→ Aux éditions Métamorphoses- Le Bec en l'air, 29 €, 340 pages.



"Les Milles, le train de la liberté". Avec Philippe Noiret, Jean-Pierre Marielle et François Berléand dans les rôles principaux, le film de Sébastien Grall (1995) retrace l'odyssée du convoi d'internés que le commandant militaire du camp tenta, sans succès, d'exploiter vers l'Espagne.
→ Disponible en DVD.

C'est le 3^e et dernier volet du parcours muséal des Milles. Et c'est en bonne partie celui qui donne à la fois sa spécificité, sa raison d'être au mémorial et qui nous laisse, nous visiteurs, devant cette question étêtante et inévitable: qu'aurais-je fait, moi, face à l'engrenage de la Shoah? Que ferais-je demain si le pire, sous une forme ou sous une autre, redevenait d'actualité? La partie conclusive du parcours s'intéresse donc aux mécanismes génocidaires. Pas seulement ceux de la Shoah, même si, de par l'histoire même des lieux, le massacre des juifs d'Europe reste évidemment central. Mais aussi de tous les autres génocides perpétrés au XX^e siècle et recon-

nus comme tels par l'ONU: le massacre systématique des Arméniens par la Turquie, en 1915-1917, les actes génocidaires dirigés contre les Tziganes durant la Deuxième guerre mondiale, le génocide des Tutsis dans le Rwanda de 1994. À un endroit, les hommes, femmes et enfants à abattre sont des rats; à un autre des cancrelats. Balle de fusil, gaz ou machette. Le vocabulaire et les moyens changent, le phénomène profond reste le même: nier l'humanité d'un groupe pour rendre acceptable son extermination systématique. "Ce volet réflexif donne tout son relief à la visite, considère Cyprien Fonvielle, le directeur du site. C'est après avoir visité cette partie-là que nos visiteurs

comprennent l'intérêt même du mémorial." Sociologue au CNRS, Alain Chouraqui, le président de la Fondation camp des Milles mémoire et éducation a intégré ce volet réflexif dès l'origine du projet. Quitte à parfois froisser quelques tenants d'une stricte

"Stéréotypes, racisme, effet de bande et passivité."

orthodoxie de la mémoire. Mais pour l'équipe des Milles, l'expérience éminemment mortifère de la Shoah doit, certes, être traitée comme telle mais aussi comme une leçon huma-

ne utile au présent. "Pour nous, ce qui est important, c'est apprendre du passé pour aujourd'hui, explique Alain Chouraqui. Bien entendu, le premier plan mis en avant, c'est l'histoire particulière de ce lieu. Mais il est essentiel pour nous que cette histoire parle de l'homme en général. Et la meilleure manière de le montrer, c'est d'ouvrir notre réflexion aux autres génocides avérés." Cette convergence des mémoires permet d'aborder "les mécanismes humains, individuels, collectifs et institutionnels qui ont pu, dans tous ces cas, conduire au pire", poursuit Alain Chouraqui. Des mécanismes qui, à chaque fois, pour peu qu'on aille au-delà des ap-

parences, sont toujours les mêmes: "Les stéréotypes, les préjugés, les racismes, l'effet de groupe, de bande, la passivité de beaucoup, la soumission aveugle à des autorités illégitimes...", poursuit-il. Cette leçon terrible, cette impression d'une histoire qui, tragiquement, bégaye pourrait amener à baisser les bras. "Notre posture est différente, explique Alain Chouraqui. Elle est de dire que le potentiel tragique et méchant dans l'homme est, de toute évidence, important. Mais il y a un autre potentiel, le potentiel du meilleur dans l'homme avec les actes justes. Et ce potentiel-là, on peut faire en sorte qu'il s'exprime tôt. C'est tout l'objectif du camp des Milles."

Le Mur des actes justes: des raisons d'espérer

C'est l'un des symboles du Mémorial des Milles. Sur la photo d'un grand meeting du Parti nazi, une foule bras levés salue le chancelier Hitler. Isolé au milieu de cette multitude, un homme, le regard droit devant, garde les bras croisés. Cette photographie des années 30 accueille le visiteur à l'entrée de la salle qui abrite le Mur des actes justes.

Justes, comme le titre de *Juste parmi les nations*, décerné à des non-juifs par le Mémorial Yad Vashem de Jérusalem à ceux qui ont aidé des juifs en péril durant la Deuxième guerre mondiale. Sur un vaste pan de salle, de petits textes rappellent ces actes du courage quotidien: l'histoire du curé de Meyrargues ou d'un policier lorrain qui ont caché des juifs pour les protéger des rafles, de la fermeté du prêtre hutu Jean-Marie Vianney Gisagara qui, en 1994, protège les Tutsis de sa paroisse des milices interahamwe et le payera de sa vie... Le Mur des actes justes, qui conclut le volet réflexif de la visite, "montre la variété des actes de résistance et de sauvetage possibles et la grande diversité des hommes et des femmes qui nous ressemblent et qui ont su réagir efficacement, chacun à sa manière", explique le Mémorial du camp des Milles.



Des gestes, grands ou petits, qui ont protégé des vies au cours des différents génocides: le Mur des actes justes conclut la visite du Mémorial du camp des Milles en rappelant que dire non à la violence est possible.

"Il faut être extrêmement courageux pour s'opposer"

Jeanne Uwimbabazi est tutsie. En 94, durant le génocide au Rwanda, elle avait 16 ans et a vu sa famille assassinée. Elle s'en est elle-même sauvée de justesse. Elle se bat depuis pour la mémoire des victimes

En mars dernier, pour le colloque "Femmes debout-femmes en résistances" organisé aux Milles, Jeanne Uwimbabazi avait raconté son histoire. Celle d'une jeune Tutsie de 16 ans en 1994 qui a vu quasiment toute sa famille massacrée par les Hutus. Elle-même s'en est sortie, finalement exfiltrée par le FPR tutsi et une ONG française.

Qu'avez-vous pensé du travail sur les génocides réalisés aux Milles

"J'ai été totalement impressionnée par le travail minutieux et rigoureux sur toutes les communautés qui, malheureusement, ont été touchées par les génocides. Il me semble que c'est un des rares sites qui est aussi complet et pédagogique."



Jeanne Uwimbabazi en mars aux Milles. / MÉMORIAL DU CAMP DES MILLES

800 000

Le nombre de Tutsis tués par les Hutus entre avril et juin 1994

Partagez-vous leur postulat, à savoir que dans tout génocide, ce sont les mêmes mécanismes qui sont à l'œuvre ?

"Oui, totalement. Au Rwanda, c'était le Tutsi qui était le problème du pays, donc si on voulait régler les problèmes du

pays, il fallait commencer par régler le problème tutsi. C'est d'abord passé par la stigmatisation de l'autre, en partant des critères physiques. Ces critères, il faut bien les connaître: les Tutsis ont les traits fins, le nez long, le cou aussi, d'ailleurs on

va commencer par s'occuper de leurs cous. Il faut se méfier de leurs femmes et de leur beauté, dont les Tutsis se serviraient pour connaître les secrets des Hutus. En plus, ils viennent d'ailleurs, soit-disant d'Éthiopie... C'est très malsain

et ça commence comme ça. Mais c'est très progressif, il y a une petite musique qui s'installe, et petit à petit, on devient étranger dans son propre pays. Jusqu'à ce qu'on arrive à dire que les Tutsis ne sont pas des êtres humains mais des serpents ou des cancrelats."

Et une fois cette déshumanisation opérée, le massacre systématique peut vraiment commencer ?

"Oui, les gens sont alors prêts à tuer ceux qui, pour eux, ne sont de toute façon plus des humains, mais des choses dont on peut faire ce qu'on veut. Il y a alors une barrière qui saute dans l'âme humaine. On ne reconnaît plus son semblable, on voit juste un nuisible."

Pourtant, on a du mal à concevoir que le génocidaire puisse être ce voisin auprès duquel on vit depuis des années, le médecin que l'on connaît, le paroissien qu'on croise sur les bancs de l'église le dimanche...

"Mais oui et c'est d'ailleurs pour ça que beaucoup de gens de la diaspora nous ont demandé après coup: mais pourquoi vous n'êtes pas partis avant, pourquoi vous n'avez rien fait alors que vous sentiez la montée des violences? Oui, on savait qu'il y avait des quotas de Tutsis dans les classes, qu'il y avait une pression dans la société. Mais au point de se dire que le voisin avec qui, la veille

encore, on partageait quelque chose allait, tout à coup, se transformer en monstre, non, ça n'est pas possible à imaginer. On se dit qu'au bout d'un moment, ils vont forcément retrouver la raison, qu'ils savent bien qu'on n'a pas d'armes cachées, qu'on n'est pas en guerre contre eux.

Mais pour les Hutus, et c'était relayé par les médias, on était tous des espions du FPR (1). On créait la peur pour pousser les Hutus à agir. Ce qui a démarré quand l'avion du président (Habyarimana, hutu, Ndlr) a été abattu. Mais ça n'était qu'un prétexte, tout était prêt, les stocks de machettes étaient déjà préparés."

Reste qu'embrigadement ou pas, il faut trouver les bras armés du génocide.

"Et voilà. Même si, à l'époque au Rwanda, la parole d'un bourgmestre (maire), d'un instituteur, avait beaucoup de poids dans une société peu éduquée, les Hutus ne peuvent pas simplement se retrancher derrière un 'J'ai obéi aux ordres'. On peut aussi dire non. On a toujours le choix, même si, évidemment, il faut être extrêmement courageux pour aller à contre-courant de la masse, pour s'opposer au massacre."

(1) Le Front patriotique rwandais, d'abord mouvement armé d'exilés tutsis en Ouganda. Au pouvoir à Kigali depuis la fin du génocide.

Une rescapée du massacre de Nyanza

Le 7 avril 1994, des miliciens (interhamwe) et militaires hutus se présentent à la porte de la maison familiale, à Kigali, et abattent le père de Jeanne Uwimbabazi d'une balle dans la tête. Cachés à l'arrière de la maison, sa mère et ses sœurs s'enfuient par le jardin et décident de se réfugier dans l'École technique officielle (ETO) de Kigali, lieu qui pa-

rait sûr car casernement des soldats de l'ONU. Séparée de sa famille dans la fuite, elle parvient à rejoindre l'ETO où se sont entassés quelque deux milles Tutsis. Mais le 11 avril, l'impensable se produit. Les Casques bleus et les militaires français évacuent le personnel occidental de l'école et laissent les Tutsis, hommes (préalablement désarmés par les

Casques bleus), femmes et enfants, aux mains des interhamwe et de l'armée régulière hutue. Regroupés dans un grand terrain d'un quartier voisin, Nyanza, les Tutsis sont alors pris sous le feu des mitraillettes et de grenades, puis achevés à la machette. Jeanne Uwimbabazi réussit à se cacher sous les corps. Elle profite de la nuit pour fuir, est rattrapée par des mi-

liciens et gravement blessée au crâne et aux deux jambes à coups de machette. Laissée pour morte, elle est finalement récupérée par des éléments isolés du Front patriotique rwandais (tutsi), puis évacuée par Médecins du monde pour être hospitalisée en France. Aujourd'hui, Jeanne Uwimbabazi est infirmière et vit à Toulouse.

Henri Manen, la résistance au bord de l'abîme

Entre 1941 et 1942, Henri Manen est l'aumônier protestant du camp des Milles. Il sauvera plusieurs internés

C'est d'une plume cruellement simple et quotidienne qu'au mois d'août 1942, Henri Manen, pasteur d'Aix-en-Provence et aumônier protestant du camp des Milles, dresse chaque soir le bilan de sa journée auprès des internés. Tous les jours, les dossiers des internés sont épluchés par l'administration. Tous les jours, de plus en plus d'hommes, de femmes, puis d'enfants, sont chargés dans des wagons à bestiaux et prennent la route de Drancy puis Auschwitz.

Pris dans la tourmente, le pasteur s'agite en tous sens, se bat contre l'autorité, pour les inter-

nés, afin d'en sauver au moins quelques-uns d'un sort qu'il devine funeste. C'est précisément cette période d'août 1942 que retrace *Au fond de l'abîme, journal du camp des Milles*. Henri Manen y écrit depuis une "fournaise de douleur" qui le bouleverse. Mais à laquelle il doit résister pour poursuivre son ministère, coûte que coûte. Le pasteur voit les vies brisées net, les enfants et les parents séparés, comme cet adolescent se tenant entre son père et sa mère à l'heure du départ et qui frote "son visage contre le leur, lentement et doucement, avec toute la tendresse du monde".

Au-delà du soutien moral, Manen - aidée de son épouse Alice - conteste les décisions administratives, argumente, voire, ergote, pour ralentir la machine infernale, sauver un enfant, une personne âgée, toute une famille. Dans un monde troublé,

tout devient flou. Le pasteur s'engouffre dans les brèches et tente l'impossible, cache des fuyards, leur fournit de faux papiers, s'appuie sur le réseau clandestin d'accueil du pasteur Donadille, en Lozère. Cette action, aussi désespérée que résolue, du couple Manen sera reconnue bien plus tard, en 1986, par Yad Vashem qui les fera tous deux Justes parmi les Nations. Le Mémorial du camp des Milles leur rend aussi hommage sur son Mur des actes justes.

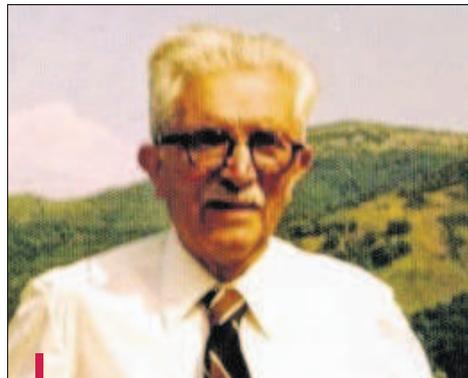
"Mais ce n'est pas trahir la mémoire de mes parents que de dire qu'ils ne se voyaient pas en héros, nous confiait l'un dernier leur fils, Bertrand. Pour eux, ils avaient juste agi normalement: si vous voyez quelqu'un tomber à terre, vous ne l'aideriez pas à se relever? C'était ça, l'état d'esprit de mon père."

"Mon père s'est engagé à fond à l'époque. Certains de ses prêches du dimanche au temple de la rue des Bernardines lui ont valu plusieurs avertissements des

autorités." Cet effort de résistance à la barbarie montante "a été très dur pour mon père et ma mère, aussi bien physiquement que moralement". Une immense détresse, une totale incompréhension et un grand sentiment d'injustice sourdent d'ailleurs de chaque ligne d'*Au fond de l'abîme*.

Un journal du mois d'août 1942 écrit "depuis une fournaise de douleur".

Jusqu'à cette "terrible nuit du 1^{er} au 2 septembre (1942)", note Henri Manen dans son journal. La nuit où un convoi familial, tous âges confondus, s'ébranle pour Drancy. "Ce qui était particulièrement douloureux à voir, écrit le pasteur Manen, c'était le spectacle des petits enfants (...) Des enfants tout petits trébuchant de fatigue dans la nuit et dans le froid, pleurant de faim, s'accrochant lamentablement à leurs parents pour se faire porter; de pauvres petits bonshommes de 5 ou 6 ans essayant de porter vaillamment un baluchon à leur taille, puis tombant de sommeil et roulant par terre, eux et leurs paquets..."



En 1986, le pasteur Manen et son épouse Alice ont été déclarés Justes parmi les Nations par le Mémorial Yad Vashem. / PHOTO DR

Le "Journal du camp des Milles"



Le pasteur Manen a tenu un journal du mois d'août 42 aux Milles. Un témoignage précieux et bouleversant compilé dans un livre, *Au fond de l'abîme, journal du camp des Milles* réédité l'an dernier par une maison d'édition protestante, Ampelos.

Sur les traces des enfants déportés



Dans une grande salle un peu à l'écart du parcours principal, trois cents panneaux attendent le visiteur. Au fil des allées, les noms répondent au nom, les photos aux photos. Quelques lettres d'enfants ou de parents séparés disent le désarroi de ces familles prises dans l'engrenage de la Shoah. Et égrènent des lignes de vie qui, toutes, se sont terminées dans les camps de la mort. C'est l'exposition nationale des Fils et filles de déportés juifs de France, l'association présidée par Serge Klarsfeld (photo). "Collette-Corinne Revah était née le 22 juillet 1929 à Marseille où elle habitait le 52 cours Julien. Elle a été déportée par le convoi n°71 du 13 avril 1944." "Monique Houlli a été déportée par le convoi n°74 du 20 mai 1944. Elle était née le 13 juin 1942 à Avignon, où la famille habitait 1, rue de la Barre."

Ni fioriture ni mise en scène dans cette terrible procession de fiches administratives. Le tragique, ici, se passe d'effet de manche et retrace le patient travail de recherche des Fils et filles de déportés pour conserver la trace des 11 000 enfants et adolescents juifs déportés depuis la France et nous obliger, collectivement, à regarder l'histoire en face. Celle d'une police d'État qui a traité des enfants comme des criminels de droit commun", explique Serge Klarsfeld, satisfait de voir l'exposition de son association présentée "aux Milles, dans un endroit de réflexion qui n'existe nulle part ailleurs".

L'histoire: la patiente quête des philatélistes



Ils s'étaient lancés dans une drôle d'aventure, les philatélistes du pays d'Aix: pendant près de trente ans, ils ont sillonné les bourses de collectionneurs, couru les enchères et écumé le net à la recherche de tous les courriers, cartes de correspondance et même dessins des internés du camp des Milles. Ils y ont glané un incroyable fonds documentaire, poignant témoignage de la vie quotidienne dans le camp, de l'angoisse des internés et de leurs proches, de la course éperdue au visa pour fuir une Europe devenue folle. Cette collection a été officiellement cédée au Mémorial des Milles en 2012. Ce long travail a également fait l'objet d'un livre, *Lettres des internés du camp des Milles, 1939-1942*, écrit par Guy Marchot (photo) et disponible dans les librairies aixoises et à la librairie du mémorial.



Ils ont visité le camp des Milles

► MOHAMED MAGHRAOUI, ÉDUCATEUR



Boxeur et éducateur à la municipalité de Toulon, Mohamed Maghraoui intervient aussi bien en milieu carcéral qu'auprès des jeunes des quartiers sensibles. Il est venu visiter le camp des Milles il y a quelques mois. Un peu à reculons au départ, admet-il sans fard: "Je suis musulman pratiquant et, pour parler franchement, j'avais un peu l'impression qu'on n'allait m'y parler que des juifs, de leur histoire et pas de ce qui me concernait moi." Difficile, sans doute, de songer que la Shoah pourrait n'être qu'une histoire juive. Mais l'actualité de ces dernières années, ça n'est un secret pour personne, a largement tendu les relations entre les deux communautés. Mohamed Maghraoui, lui, a donc finalement décidé de passer outre et de venir au mémorial. "Et là, j'ai compris, assure-t-il aujourd'hui. J'ai compris que ce dont on parle ici concerne tout le monde et peut servir à tout le monde. Je pense par exemple à la photo de l'homme aux bras croisés dans un meeting des Nazis. C'est très fort pour des jeunes de cités où l'on fonctionne beaucoup sur des phénomènes de groupes, de suivisme de la bande de copains. Aux Milles, on voit que l'on peut se désolidariser du groupe et avancer de son côté. Ça n'est pas parce que les potes font un braquage qu'on est obligé de les suivre. Ce message présenté aux Milles ne marchera jamais avec tous les jeunes, mais si dans un groupe, il y en a un qui comprend, on a déjà gagné."

► MAGALI VIENS, PROF D'HISTOIRE AU LYCÉE

Professeur d'histoire-géo au lycée Célon, à Aix, Magali Viens a emmené plusieurs fois ses classes de seconde, première ou terminale en visite au Mémorial des Milles. "En tant que professeur, je trouve que c'est un vrai plus de pouvoir associer les cours d'histoire avec un lieu de mémoire", confie-t-elle. Comme le reste de la société, ses élèves arrivent avec leurs propres schémas, leurs propres idées, façonnées notamment par l'actualité récente. "Mais on arrive assez vite à dépasser ces idées préconçues, ces images glanées sur les réseaux sociaux, notamment quand on visite la partie mémorielle, avec le dortoir des femmes et des enfants, ou encore avec l'expo Klarsfeld, poursuit le professeur. Pour mes élèves, la déportation d'enfants juste parce qu'ils n'étaient pas de la bonne confession, c'est quelque chose d'incompréhensible et qui les touche vraiment." Cette approche humaine et sensible de la réalité de la Shoah permet surtout "de les bouculer et d'ouvrir le dialogue qu'on mène ensuite quand on visite la partie réflexive", précise Magali Viens.

"J'espère qu'un jeune qui entrera dans ce mémorial n'en sortira pas de la même façon. En considérant qu'il est entré sans rien savoir, il faudra qu'à la sortie il sache ce qu'il s'est passé, d'un point de vue historique, mais qu'il puisse aussi s'interroger sur l'être humain et comment l'être humain peut avoir ce double côté. Le côté où il peut devenir lui-même le bourreau et comment on peut avoir, de l'autre côté, des Justes."

PASCAL CHAMASSIAN, SECRÉTAIRE NATIONAL DU CONSEIL DE COORDINATION DES ORGANISATIONS ARMÉNIENNES DE FRANCE

Un outil de lutte contre les discriminations

L'État s'appuie sur le mémorial dans le cadre de la Politique de la ville. Une convention va formaliser ce partenariat

Depuis le début de l'année, dans le cadre du dispositif Politique de la ville, plusieurs centres sociaux de quartiers sensibles des Bouches-du-Rhône ont organisé des visites au Mémorial du camp des Milles. Une initiative soutenue par l'État, qui prépare d'ici la fin de l'année la signature d'une convention pour structurer et financer le dispositif. Marie Lajus, préfète déléguée pour l'égalité des chances détaille le projet de partenariat.

"Utiliser l'outil formidable que constitue le Mémorial des Milles."

■ Quel est l'objet de la convention en préparation ?

"L'idée est d'utiliser l'outil formidable que constitue le Mémorial des Milles comme un levier de diffusion de messages dans la lutte contre les discriminations, considérant que le camp des Milles donne la possibilité de faire passer des messages pédagogiques, à la fois sur l'histoire du camp, mais aussi sur la problématique générale des discriminations, y compris dans son actualité la plus quotidienne. Nous nous proposons donc de formaliser une collaboration qui est déjà engagée depuis une année à peu près entre la préfecture des Bouches-du-Rhône, dans son action de cohésion sociale et d'animation de la Politique de la ville, et le camp des Milles."

■ Comment sera traduite cette volonté ?

"Dans les quartiers prioritaires de la Politique de la ville, il existe des risques de dérives com-



Marie Lajus, préfète déléguée pour l'égalité des chances.

munautaires ou de difficultés de cohabitation entre groupes humains, avec parfois des connotations religieuses ou relatives aux origines géographiques ou ethniques des personnes. Il s'agira de faire passer ces messages sur l'histoire des dérives liées à la discrimination ethnique à un nombre le plus important possible de publics issus de ces quartiers, pour mieux prévenir les périls qui peuvent exister, dans ces quartiers et dans la communauté nationale en générale. L'idée, c'est donc d'organiser des visites du mémorial pour des groupes de personnes issues des quartiers prioritaires de la Politique de la ville des Bouches-du-Rhône, ce qui peut concerner à la fois les jeunes générations mais aussi les adultes et les personnes plus âgées. Le projet, c'est aussi que les visites soient suivies par un travail

d'animation dans les quartiers, par le biais des structures associatives des quartiers, et notamment les centres sociaux, et avec le personnel du mémorial, comme intervenants et experts sur ces questions."

■ Quels sont les engagements concrets de l'état pour mettre en œuvre ce programme ?

"La préfecture s'engage à orienter des financements d'État de la Politique de la ville pour financer ces actions-là (coût des transports, de la visite... Ndlr). On va également travailler à la mise à disposition d'un emploi adulte-relais (emploi aidé où plus de la moitié du salaire est pris en charge par l'État, Ndlr) dont la fonction sera, au sein de l'équipe du Mémorial du camp des Milles, d'être dédié à la médiation auprès des publics issus des quartiers de la Politique de la ville."

SUR L'AGENDA

Une cicatrice dans l'histoire : Rwanda 1994

Témoignages et photos de survivants du génocide des Tutsis.
→ Exposition à voir jusqu'au 1^{er} novembre.

Zoos humains, l'invention du sauvage

Pendant plus d'un siècle, les expositions humaines ont visé à tracer une frontière et une hiérarchie entre prétendus civilisés et prétendus sauvages. Conservateurs : Pascal Blanchard et Lilian Thuram.
→ Du 17 novembre au 12 décembre.

Cinéma et exil

Deux jours de projections et débats.
→ Les 20 et 21 novembre, de 9 h à 17 h.

Spectacle : "N° 187"

Une adaptation libre et pluridisciplinaire du *Diable en France*, de Lion Feuchtwanger (photo), auteur juif allemand interné au camp des Milles. Direction artistique : Yan Gilg et la compagnie strasbourgeoise Mémoires viventes. / PHOTO DR
→ Le 3 décembre (horaire à préciser).



Hommage à Mandela

Conférence et projection en présence d'un de ses proches camarades de lutte.
→ Le 5 décembre (horaire à préciser).

Concert Léo Marschütz

En parallèle de l'exposition Léo Marschütz (avril-mai 2015). L'année 2015 marquera aussi la commémoration du génocide des Arméniens au travers d'une grande expo temporaire qui devra démarrer au mois de juin.
→ Concert le 22 janvier 2015 (horaire à préciser).
→ Pour plus de précisions sur les tarifs et horaires : ☎ 04 42 39 17 10 ou www.campdesmilles.org

Un supplément du journal *La Provence*
Textes : Guénaél LEMOUËE.
Photos : Serge MERCIER, Patrick NOSETTO, Sophie SPITÉRI, Nicolas VALLAURI et G.L.